

LES FRERES DE LA COTE

Par EMMANUEL GONZALEZ *

I.

LA CHASSE-PARTIE.

Dona Carmen de Zarates regardait autour d'elle et se croyait éblouie par un rêve étrange. A ses yeux s'offrait un affreux tableau, de farouches aventuriers s'amusaient aussi brutalement qu'ils se battaient. Ils célébraient largement l'orgie du triomphe sur la plage calcinée par le soleil. Ils auraient craint de l'étouffer entre les quatre murs d'un cabaret. A la débauche de ces Titans de la mer, il fallait un cadre gigantesque, le flot grondant sous leurs pieds, le ciel cuivre des tropiques resplendissant sur leurs têtes. Leurs habits de fêtes, c'étaient leurs haillons sanglants. Les verres et les couteaux étincelaient à leurs mains.

Quand les prisonniers furent arrivés devant la tente de M. du Rossey, sous la conduite du Léopard, le vieux boucanier se tourna vers la pauvre fille, et lui dit brusquement :

— C'est ici qu'il faut s'arrêter, ma jeune peau d'Ebène.

La malheureuse marchait toujours.

— Allons ! m'entends-tu ?

Elle s'arrêta.

— L'enfant est docile, murmura le Léopard. Elle rêve sans doute à son pays qu'elle ne reverra plus !

— Joli pays, dit un autre : du sable brûlant et des moustiques !

— Et des fiancés, ajouta Michel le Basque, qui vous donnent un jour le collier de verre, et le lendemain des noces vous vendent au facteur. La lune de miel n'est pas longue en Guinée !

En ce moment, la négresse poussa un petit cri plaintif et recula, comme touchée par un contact venimeux. Le terrible Michel venait de serrer brutalement sa main pour l'entraîner dans une farandole effrénée qu'une vingtaine des Frères de la côte voulaient de commencer autour du butin avec des femmes de couleur. On eût dit d'une ronde de damnés à voir haletter tous ces visages noircis par la poudre et le soleil, et baignés de sueur. La jeune fille jeta donc un regard si suppliant et si désespéré au Léopard, que ce dernier dit aussitôt à son *matelot* :

— Laisse cette mijaurée, Michel ! elle n'est pas encore adjudgée !

— Puisque tu le veux, répliqua le Basque avec une résignation inaccoutumée, au lieu de me délier les jarrets, je vais boire !

Et il courut se mêler à un groupe d'aventuriers rangés en cercle autour d'une citadelle de tonneaux remplis de vins de Xéès et de Rota. A un signal donné, d'un coup de hache il enleva la bonde d'un bari, et un jet de liqueur dorée se versa en pluie pailletée dans les coupes grossières tendues de tous côtés. Les plus proches n'avaient d'autres coupes que leurs lèvres. Quant un ivrogne tombait, c'étaient des éclats de rire formidables, et un autre se hissait sur son corps pour recueillir sa part du déluge. Ces exploits bachiques allumèrent bientôt chez les aventuriers une gaieté violente. Ici, deux Frères de la côte s'embrassaient avec effusion. Là, d'autres se désaient avec fureur. Des bouteilles volèrent en éclats sur les tables, sur les tonnes, et quelques-unes s'égarèrent sur les têtes des buveurs. Les chiens des boucaniers commençaient à hurler.

La pauvre captive tremblait de tous ses membres. Elle sentait qu'elle n'avait aucune pitié à attendre de ces hommes et qu'un miracle seul pouvait la sauver. Elle se tourna vers Eusebio de Carral et lui dit d'une voix brève :

Eusebio, avez-vous encore votre poignard ?

Il répondit sourdement : Non !

— La mer est une vaste tombe ! répliqua-t-elle en croisant ses bras sur sa poitrine avec désespoir.

Mais Michel le Basque, qui avait quitté la farandole, l'entendit prononcer ces paroles.

— Vous aimez les bains d'eau salée, ma petite reine, dit-il en ricanant. N'y comptez pas trop. Nous en avons dompté de plus fière que vous !

Et il fixa sur elle un regard insolent et curieux.

— Il n'y a pas un cœur d'homme dans la poitrine de ces réprouvés : ce sont des démons.

Tout-à-coup son regard s'arrêta comme fasciné à la vue d'un sifustier qui, indolemment appuyé sur sa carabine, contemplait cette scène sans la voir. Un cri s'échappa de ses lèvres. Elle avait reconnu Joaquin, et dès ce moment son cœur avait été soulagé d'un poids énorme. Sa destinée lui parut moins implacable : il lui sembla qu'elle sortait d'une nuit profonde et que le soleil brillait tout-à-coup à ses yeux. Tout à l'heure elle était moins qu'une femme, une esclave, un corps dont l'âme était absente. Elle crut redevenir dona Carmen. Car c'est là une vérité singulière que les volontés les plus altières subissent la loi des circonstances extérieures les plus futiles, et s'abattent et se relèvent au gré du hasard. Les aventuriers eux-mêmes parurent moins sinistres à la jeune Espagnole. Dans leur foule, en effet, il y avait une âme à elle, une voix qu'elle avait entendue suppliante et dévouée, un regard dont le rayon s'était posé sur elle, une pensée complice de la sienne. Elle n'était plus seule au milieu de ces bandits. Un instant elle se crut sauvée.

Mais quand elle vit, au cri jeté par elle, Montbars tressaillir, la chercher et son visage sombre s'éclairer d'un doute soudain, alors elle fut troublée d'une nouvelle épouvante. Ce jeune homme l'aimait, et si l'humble pêcheur de perles avait osé faire parler son amour, quel langage tiendrait donc le sifustier. L'orgueil espagnol fit naître dans le cœur de Carmen une lutte que déroba aux regards la couleur noire qui masquait son visage.

Pendant que ces réflexions s'agitaient dans son esprit, Joaquin s'était avancé pâle, interdit, presque honteux de son émotion. Arrivé devant le groupe des prisonniers, il ne vit qu'une jeune fille de Guinée, morne et tremblante sous ses yeux avides. Mais l'amour ne se laisse pas tromper à de pareils stratagèmes ; mieux que la haine, il lit dans le regard, la voix et les gestes. Ce que le Basque n'avait fait que soupçonner vaguement tout à l'heure, Montbars en était déjà certain. D'ailleurs, le visage de la prétendue négresse n'a rien du type africain, ni les lèvres saillantes, ni le nez épaté, ni cette laine crépue qui pousse comme un buisson sur les têtes africaines. Ce sont bien là, au contraire, les beaux cheveux de la créole, ses petites mains si fines croisées sur son cœur, ses pieds mignons qu'eût divinisés un sculpteur grec. Non, il est impossible qu'il s'abuse, qu'une illusion fatale l'éblouisse et le trompe. Il s'approche et lui dit d'une voix émue :

— Sênorita, me reconnaissez-vous ?

La jeune fille hésite encore. Elle jette un regard humilié sur son misérable costume ; la puissante dame a disparu pour faire place à la pauvre esclave, et elle rougit de se voir ainsi abaissée devant son ancien serviteur.

— Parlez ! parlez ! reprend Joaquin. Je n'ai pas besoin de prononcer votre nom ! Je sens battre mon cœur, qui n'a pas tressailli quand le bourreau m'a touché : c'est lui qui vous a reconnue.

Carmen comprit bien au son de voix du jeune homme, qu'il l'aimait toujours, et elle savait qu'une femme est toujours reine sur le cœur de son amant, soit qu'elle porte une couronne ducale à son front, soit qu'elle porte à son cou l'anneau de la servitude.

— Il faut donc que je reconnaisse un ami parmi ces brigands ! répondit-elle enfin.

— Le reproche est injuste, dit Montbars à voix basse, de manière à n'être pas entendu de Eusebio. Ces brigands sont

* L'épisode qui précède les *Frères de la Côte* a pour titre le *Pêcheur de perles*, et a paru dans le numéro 22 de la *BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS*.